

Janvier . L'eau prise en glace dans la nuit forme un semis de fleurs blanches sur le bassin. Sous les ocres sourds et les bruns profonds, la terre, et ses couleurs à venir. Les troncs fissurés révèlent leurs fêlures grises sous les rehauts verts de la mousse. L'ombre des arbres prolonge celle de la nuit, prélude aux longs jours d'hiver. Une rumeur d'océan et la pluie mènent la danse. Puis vient le vent glacé de janvier qui promène le cerf-volant de la lune. Les premiers bourgeons posés au bord des branches, bruns, dodus et gonflés hument l'air ; dans leurs profondeurs secrètes, silencieusement, s'enroule l'écheveau de la vie. Ceux des magnolias sont prêts comme pinceaux à dessiner une fleur. Frêles mais conquérantes, les tiges des narcisses se lèvent à l'assaut du ciel.

En février, dans l'allée déserte et son horizon blanc, les oiseaux seront la seule compagnie et les notes en fuite de leurs chants se nicheront au creux de notre oreille. Dans la brume, les primevères dresseront avec hardiesse leurs corolles empourprées. Une traînée d'aurore se cueillera comme la première rose. Étoiles du matin, les bourgeons brilleront de rosée . Averses ensoleillées, giboulées de neige, passage du geai et vol de papillons jaunes annonceront le printemps.

Mars: gris et blanc, ciel et dôme se mêleront dans le contre-jour. Entre deux saisons, entre mort et vie nouvelle, commencera l'interlude du printemps, fenêtre ouverte sur la nuit. À l'ombre d'Augias, les jeunes jonquilles chaufferont de leur doux brasier les os du vieux mûrier blanc. Le front d'un bosquet s'auréolera de la lumière du forsythia et de son plumetis fleuri en suspension dans l'air gris du matin. Le bassin sera vidé, et des arbres abattus : d'autres viendront, savonnières de Chine, ostrya carpinifolia et ginkos. L'air sera tremblant dans ce joli matin frais de printemps et le ciel aussi lisse qu'une nacre imprimée des kanjis blancs des nuages. Dans une rigole, la coulée rose des pétales tombés. Rampant sur l'allée les racines des vieux marronniers broderont leur passé.

Avril verra les marronniers se gonfler comme montgolfières sous l'impétueux vent d'ouest, et les racines des platanes croisées comme pattes de chat. Des trilles rieurs perceront l'opacité du froid mat. Tulipes en couronne et buissons fleuriront à l'équinoxe. De fins duvets d'oisillons se poseront sur les pelouses. Du prunus il ne restera que quelques pâles traces roses, et les feuilles en s'ouvrant abandonneront des enveloppes duveteuses. Une première arche de feuilles développera son arc, prémices de la voûte ombragée de l'été. Les portes du jour un matin s'ouvriront sur une lumière douce et les premiers pétales tombés s'endormiront dans la nuit du printemps, alors que les dattiers des Canaries feront leur grande sortie.

En mai fleuriront le lilas, l'iris couleur de lin, lavé de pluie. Les pâquerettes blanchiront la pelouse de leur écume légère, les pétales de pavots oubliés velouteront le vent de leur soie froissée, les pensées violettes se rideront. L'oranger du Mexique embaumera l'air de son parfum sucré. La nuit filera les bandes irisées de toiles d'araignées. Le chemin sera long pour les canetons des buissons au bassin, sous l'œil vorace des goélands. Les fleurs des marronniers céderont la place aux petits noyaux durs des bogues naissantes.

En juin, nous marcherons sous l'auvent des tilleuls fleuris, à l'aube de leur parfum qui répandra son onde fuyante jusqu'à l'orée du soir et croiserons parfois un florilège de jeunes filles à leurs jeux d'herbes folles, tandis que pétales de cotinus roses et de seringas blancs s'uniront dans le vent. Feuille à feuille s'écritront les arbres. Les gouttes de rosée se poseront dans la nuit sur les têtes des brins d'herbe et les pétunias blancs attraperont les belles au filet de leur parfum. Les delphiniums allumeront leurs flambeaux bleus. Même la capucine fleurira sur le trottoir au clair de lune. Au pied des grands arbres les coquilles brisées et vides annonceront la naissance des oisillons. Certains matins les nuages feront naître au ciel des îles mystérieuses et la pluie de l'aube rafraîchira les feuilles. L'éperon rouge des parterres de bégonias dessinera un bateau sur l'herbe.

Juillet tendra au ciel la paume des vasques d'où s'écoulera la rivière des pétunias. Le sol blanchira de la poudre des samares séchées, écrasées et broyées sous les pas. Les ombres du soir étendront sur les pelouses leurs mains de fraîcheur. Sous l'écorce déchirée, le platane à sa mue révélera l'amande pâle de sa chair. Au matin, les chaises en vis-à-vis diront les souvenirs de dialogues en tête à tête. Sous l'orage une soudaine nuit s'éclairera de la pourpre des roses. Dans la chaleur, les arrosages tourneront comme ailes de moulin. L'on se rendra compte un matin, que le parfum des tilleuls s'est enfui comme hirondelle qui passe.

En août, de tristes figures erreront solitaires dans le jardin déserté. Le soleil, de ses petites morsures, fera apparaître de brunes lisières à la frontière des feuilles qu'il tuera peu à peu. Les frondaisons se poudreront du sable des jours qui fuient. Les impatiences borderont la nappe de la pelouse de leur galon mauve. Un soir, l'air pesant s'allégera du vol joyeux des cloches, l'ombre d'un arbre se posera en silence sur la pelouse endormie. D'autres orages viendront, et le jardin se couvrira d'une étoile de fraîcheur tissée par les averses.

Puis viendront les feuilles d'automne, immolées au soleil de septembre, fleurs de nostalgie de l'été enfui. Fleurs tombées, si sèches qu'un petit pas d'oiseau suffira à les faire chanter. Les feuilles encore tapies au cœur des arbres formeront des nids jaunes. On taillera les bigaradiers : quelques citrons jaunes de la taille d'une olive rouleront sur l'allée ; puis ce sera le tour des grenadiers. Le sol résonnera du son rond de la chute des marrons.

L'œil exercé verra aux branches de l'oranger des Osages, les fruits verts et grenus. Les ébats des oiseaux en joie feront chanter les bambous. Le rouge-gorge posé sur la branche du pommier le rougira de sa gorge de reinette.

Des nuées, des aubes, des lumières et des matins, toujours recommenceront. Petit à petit, les feuilles ramassées seront mises en cage, et les dahlias arrachés à la terre.

Octobre. L'aube s'assombrira des matins partis en exil vers une autre saison. Sous les feuilles ramassées le sol sera de cendre, la brume des matins noiera les arbres de son opacité bleutée. Les parapluies des touristes en promenade s'ouvriront sous la pluie comme bouquets de fleurs. Palmiers, lauriers, bigaradiers, grenadiers, seront mis à l'abri dans l'orangerie. Des feuilles, mises en tas et en cage, s'élèvera un parfum de champignon. Les fleurs du trèfle traceront une trame de lumière sur le tapis herbeux. L'ombre de la grille habillera l'allée de dentelle noire.

Novembre viendra, où l'absence n'enfouira pas quarante ans de lumière, où les brouillards de l'obscur ne troubleront pas le vent de la mémoire. La douceur des feuilles de tilleuls ensoleillera encore les matins gris, leur pluie fera l'écume de l'automne. Un matin, tandis qu'une mouette au loin traversera l'horizon tel un flocon happé par l'espace, la feuille solitaire restera sur la branche comme un oiseau, jusqu'à l'embuscade du vent de décembre qui gèlera les heures suspendues du temps saisi par le froid.

En décembre, les fenêtres tôt éclairées animeront les allées obscures et glacées. L'archet des branches défoliées nous fera entendre le vent. Les frêles pavots lui résisteront. Au tronc du pin noir d'Autriche, s'écatera la blanche écorce. Les kakis rouilleront lentement sous la lumière de la pleine lune d'hiver, le mûrier blanc se fera voler ses trois dernières feuilles par le vent. Blanc de froid, le jardin se figera, tel un navire pris par les glaces, mais de petites pousses sourdront sous la neige. Même privés de feuilles, les arbres continueront à parler à qui sait les écouter : le silence apparent des troncs ne masquera pas les devenirs en incubation.





Guy Braun, *Lutte avec l'ange*. Monotype.

par Anne Mounic

i.m. Claude Vigée

« Le bien est ce qui existe en soi et pour soi, et c'est la liberté. »

Søren Kierkegaard, *ou bien... ou bien...* (1843)

Ce ne sont pas seulement les « parfums, les couleurs et les sons »
qui se répondent. C'est une « ténébreuse et profonde unité »
dans ce puits de l'intériorité, sorte d'échelle de Jacob,
où l'être à lui-même correspond, et plus que cela
même, puisque la troisième instance n'est plus
la cruelle rigueur de l'injonction éthique, étrangère
ou morte dans son absolue transcendance, mais
ce « tu » de l'oreille amie qui au plus près se confond
avec le Tu du silence. Oui, nous écoutons aux portes
de l'avenir et saisissons le devenir qui, en nous,
s'incarne en une myriade de perceptions,
un infini de palpitations, quelques-unes,
douloureuses ; d'autres, lumineuses..., des gerbes
de phrases...

Qui sait ?

Nous risquons, en ces « temps de pénurie », de nous
émettre, fragments ébréchés d'un paradis égaré,
faute d'attention, de rigueur féconde et non plus
nous bâillonnant. Nous risquons, absorbés
par l'immédiat, de demeurer, excentriques, en marge
de ce que nous pourrions accomplir grâce à ce don
merveilleux d'incessant inachèvement...

Que dire ?

Cette vie qui s'écoule en nous ne se formule
au fil du temps qu'en parfaite persévérance afin
d'approcher au mieux l'exactitude de ce qui se peut

peut être

communiquer, et le cheminement prend son temps
dans l'esprit d'autrui qui, peut-être, continuera,
opiniâtre à son tour, de dire, et dire, dire encore, afin
que nous vivions...

- 296 -

vastes

« comme la nuit et comme la clarté », dans ce lieu
de nulle part existant en lui-même, dans sa nature
propre et dans notre conscience, selon ce rythme
à trois temps qui, entre nos lèvres, défie
le désespoir. Monte et descend, descend et monte,
mais un peu plus bas, un peu plus haut,
à chaque fois. Notre esprit de chair
s'étoffe en spirale à chaque saisie
de l'instant fleur et germe. Et le bonheur
scintille à ce moment précis où la langue qui goûte
articule aussi, où s'entrouvrent les lèvres afin
d'énoncer, pour un baiser, pour un sourire, et se meut
ce rien dans l'air, cet invisible murmure du silence
qui nous unit, Je et Tu au-dehors, Je et Tu au-dedans,
parfaite singularité du sujet dans la plénitude

de son infini...

main tenant à demain, phrase liée, douillette
étoffe d'une intériorité ciselée.

5 octobre 2020.

Le « vivant qui parle », écrit-il,
et sa voix s'est éteinte, et je parle
encore, non pour lui, mais
après lui, pour une continuité
de la vie au fil des générations,
et si le fil se rompt, lorsque le lien
se distend, se dénoue, lâche –

la vie s'étiole de la confiance
perdue.

Confiance et conscience
embrassent cette ambivalente
situation dans laquelle nous
nous trouvons, soudain nés
au monde, un jour, puis
déconcertés, peut-être, par
l'étroitesse de notre pauvre
individualité, si chétive..., avant
de la saisir pleinement, avec
audace, dans sa particularité
affirmée, et de nous y
soumettre. Alors se déploie

cette énergie du possible
qui nous fait aimer demain,
« la seule demeure », celle
de notre expansion au sein
du devenir, celle de notre élan
selon la lumineuse verticalité
de l'instant. Il s'agit d'une

flamboyante résignation,
« irrésignée » et nouant ses attaches
salvatrices en surmontant

peut être

en conscience
le tragique des « tas de seuls ».
Nous puisons la confiance
au puits de la parole.

- 298 - 16 - 21 octobre 2020.



* Le premier poème a paru pour la première fois dans : *Voyage au jardin*, suivi de *au moins le bonheur* (Poèmes 2019-2020). Chalifert : Atelier GuyAnne, 2020.

** Le second poème est également inclus dans l'hommage que rend à Claude Vigée ce printemps 2021 la revue *Apulée*, revue de littérature et de réflexion.